

dance du Parti, à sa liberté de critique et même à sa base prolétarienne de classe (1).

Il ne s'agit donc nullement d'un courant ultra-gauchiste particulier, mais des zigzags ultra-gauchistes prolongés d'un courant qui, dans le passé, démontra qu'il était également capable de zigzags ultra-droitières accusés. Rien que ces signes extérieurs suggèrent qu'il s'agit du *centrisme*.

Pour parler d'une manière formelle et descriptive, le centrisme est formé de tous ces courants, dans le prolétariat et à sa périphérie, qui se placent entre le réformisme et le marxisme, représentant le plus souvent des étapes différentes de l'évolution du réformisme au marxisme et vice-versa. Le marxisme aussi bien que le réformisme ont au-dessous d'eux un solide appui social. Le marxisme exprime les intérêts historiques du prolétariat. Le réformisme correspond à la position privilégiée de la bureaucratie et de l'aristocratie prolétariennes dans l'état capitaliste. Le centrisme, tel que nous le connaissons dans le passé, n'avait et ne pouvait avoir de bases sociales indépendantes. Les différentes couches du prolétariat se développent dans la direction révolutionnaire par des voies différentes et à des échancres différentes. Dans les périodes d'essor industriel prolongé, ou dans les périodes de reflux politique, après la défaite, les différentes couches du prolétariat se déplacent politiquement de gauche à droite, rencontrant d'autres couches qui commencent seulement à évoluer vers la gauche. Les groupes différents s'arrêtent à certaines étapes de leur évolution, trouvent leurs chefs temporaires, créent leurs programmes et leurs organisations. Il n'est pas difficile de comprendre quelle variété de courants embrasse la notion de « centrisme ». Suivant leur origine, leur composition sociale et la tendance de leur évolution, les divers groupements peuvent se trouver en état de lutte acharnée, sans cesser par là d'être des espèces différentes du centrisme.

Si le centrisme en général accomplit habituellement la fonction d'une couverture de gauche pour le réformisme, la question de savoir auquel des camps fondamentaux, du réformisme ou du marxisme, appartient une tendance centriste donnée, ne possède pas de solution déterminée une fois pour toutes. Ici plus que jamais, il faut analyser chaque fois le contenu concret du processus et les tendances intérieures de son développement. Ainsi, certaines erreurs politiques de Rosa Luxemburg peuvent, à juste titre du point de vue théorique, être caractérisées, comme des erreurs centristes de gauche. On peut aller plus

(1) Voir une analyse détaillée de ce chapitre opportuniste de l'I. C., qui dura quelques années, dans nos travaux : « L'Internationale Communiste après Lénine », « La Révolution permanente », etc...

loin et dire que la plupart des divergences entre Rosa Luxemburg et Lénine représentaient une inclinaison plus ou moins grande du côté du centrisme. Mais ce sont seulement les gens sans vergogne, les ignorants et les charlatans de la bureaucratie de l'I. C. qui peuvent classer le luxembourgeois, comme courant historique, dans le centrisme. Que les « chefs » actuels de l'I. C., à commencer par Staline, n'atteignent pas, politiquement et moralement, les chevilles de la grande révolutionnaire, il est inutile de le mentionner.

Les critiques qui ne réfléchissent pas au fond du problème accusèrent plus d'une fois dans ces derniers temps l'auteur de ces lignes d'avoir abusé du mot « centrisme », en groupant sous ce nom des courants et des groupes trop différents au sein du mouvement ouvrier. En réalité, la diversité des types du centrisme découle, comme l'on a déjà dit, de l'essence même du phénomène, et nullement de l'abus des terminologies. Souvenons-nous combien de fois on accusa les marxistes d'attribuer les mêmes phénomènes multiformes et contradictoires au compte de la petite bourgeoisie. Et effectivement, sous la catégorie « petite bourgeoisie », il faut inscrire des faits, des idées et des tendances qui, à première vue, sont incompatibles. Possèdent un caractère petit bourgeois, le mouvement paysan et le mouvement radical dans la réformation communale ; les jacobins petits-bourgeois français et les populistes (narodniki) russes ; les proudhoniens petits-bourgeois, mais aussi les blanquistes ; l'actuelle social-démocratie, mais le fascisme aussi sont petits-bourgeois ; les anarcho-syndicalistes français, l'« Armée du salut », le mouvement de Gandhi aux Indes, etc., etc... Un tableau encore plus bigarré se présente si nous passons dans le domaine de la philosophie et de l'art. Cela veut-il dire que le marxisme joue avec la terminologie ? Non, cela veut dire seulement que la petite bourgeoisie est caractérisée par une extraordinaire hétérogénéité de sa nature sociale. En bas, elle se confond avec le prolétariat et passe dans le lumpen-prolétariat ; en haut, elle s'étend à la bourgeoisie capitaliste. Elle peut s'appuyer sur les anciennes formes productives, mais elle peut vite se développer aussi sur la base de l'industrie la plus moderne (nouvel « état moyen »). Rien d'étonnant qu'idéologiquement elle se pare de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Le centrisme au sein du mouvement ouvrier joue, en un certain sens, le même rôle que l'idéologie petite bourgeoise de toute sorte par rapport à la société bourgeoise dans son ensemble. Le centrisme reflète les processus de l'évolution du prolétariat, son développement politique, de même que sa décadence révolutionnaire, en liaison avec l'oppression exercée sur le prolétariat par toutes les autres classes de la société. Rien d'étonnant que la

palette du centrisme se distingue par une telle variété de couleurs ! Toutefois de cela découle non pas qu'il faille renoncer à la notion du centrisme, mais seulement que, dans chaque cas déterminé, il est indispensable de découvrir, au moyen d'une analyse sociale et historique concrète, la nature réelle du centrisme de l'espèce en question.

La fraction dominante de l'Internationale Communiste ne représente pas un centrisme « en général », mais une formation historique parfaitement déterminée, ayant de puissantes racines sociales, quoique encore très récentes. Il s'agit avant tout de la *bureaucratie soviétique*. Dans les écrits théoriques de Staline, cette couche sociale n'existe pas du tout. On nous parle seulement de « léninisme », de direction immatérielle, de tradition idéologique, d'esprit du bolchévisme, de « ligne générale » impondérable ; mais le fait que le bureaucrate, en chair et os, manie cette ligne générale comme un pompier sa lance, vous n'en entendez pas dire un mot.

Cependant, ce bureaucrate ressemble le moins du monde à un esprit immatériel. Il mange, il boit, il se reproduit et il grossit son ventre. Il commande d'une voix autoritaire, il choisit en bas ses fidèles, il conserve sa fidélité envers ses supérieurs, il ne permet pas qu'on le critique et voit en cela l'essence même de la ligne générale. Ces bureaucrates, il y en a plusieurs millions — plusieurs millions ! — plus qu'il y eut d'ouvriers industriels dans la période de la Révolution d'Octobre. La plupart de ces bureaucrates n'ont jamais participé à la lutte des classes, qui exige des sacrifices et comporte des dangers. Dans leur masse prédominante, ces gens sont nés politiquement déjà en qualité de couche dirigeante. Derrière eux se trouve le pouvoir d'Etat. Celui-ci assure leur existence, les élevant considérablement au-dessus du reste de la masse. Ils ne connaissent pas le danger du chômage, pourvu qu'ils tiennent leur main sur la couture du pantalon. Les erreurs les plus grossières leur sont pardonnées s'ils consentent à jouer au moment nécessaire le rôle de boucs émissaires et à sauver la responsabilité de leurs supérieurs immédiats. Et bien, une telle couche dirigeante de plusieurs millions a-t-elle un poids social quelconque et une influence politique dans la vie du pays ? Oui ou non ?

Que la bureaucratie ouvrière et l'aristocratie ouvrière constituent la base sociale de l'opportunistisme, cela est connu dans les vieux livres. En Russie, le phénomène a pris de nouvelles formes. Sur la base de la dictature du prolétariat — dans un pays arriéré — dans un entourage capitaliste — se créa pour la première fois dans les couches supérieures des travailleurs un puissant appareil bureaucratique, s'élevant au-dessus de la masse, lui donnant des ordres, profitant d'énormes privi-

lèges, lié par une solidarité collective interne et apportant dans la politique de l'état ouvrier ses intérêts particuliers, ses méthodes et ses procédés.

Nous ne sommes pas des anarchistes. Nous comprenons la nécessité de l'état ouvrier et, par conséquent, l'inévitabilité historique de la bureaucratie dans la période transitoire. Mais nous comprenons aussi les dangers que comporte ce fait, surtout pour un pays arriéré et isolé. L'idéalisation de la bureaucratie soviétique est l'erreur la plus honteuse que peut faire un marxiste. Lénine chercha de toutes ses forces à faire en sorte que le Parti, comme avant-garde autonome de la classe ouvrière, s'élevât au-dessus de l'appareil étatique, le contrôle, la surveillance, le dirige et l'épure, en plaçant les intérêts historiques du prolétariat — international, non seulement national — au-dessus des intérêts de la bureaucratie dirigeante. Comme première condition pour le contrôle du Parti sur l'Etat, Lénine indiqua le contrôle de la masse du Parti sur l'appareil du Parti. Relisez avec attention ses articles, ses discours et ses lettres de la période soviétique, spécialement celles des deux dernières années de sa vie, et vous verrez avec quelle angoisse son esprit revenait chaque fois sur cette question brûlante.

Or que se passe-t-il dans la période post-léninienne ? Toute la couche dirigeante du Parti et de l'Etat, qui avait fait la Révolution et la guerre civile, fut destituée, éloignée, détruite. Ce fut le bureaucrate sans personnalité qui prit sa place. En même temps, la lutte contre le bureaucratisme qui eut un caractère aussi aigu du vivant de Lénine, quand la bureaucratie était encore dans ses langes, a complètement cessé maintenant que l'appareil a grandi monstrueusement.

Et qui pourrait donc mener cette lutte ? A présent, le Parti, comme avant-garde autonome du prolétariat, n'existe plus. L'appareil du Parti se confond avec celui de l'Etat. La G. P. U. se montre l'instrument le plus important de la ligne générale à l'intérieur du Parti. La bureaucratie non seulement ne permet pas la critique de bas en haut, elle empêche même à ses théoriciens d'en parler, d'y faire attention. La haine acharnée contre l'opposition de gauche est provoquée avant tout par le fait que l'opposition parle ouvertement de la bureaucratie, dévoilant le secret que la ligne générale est inséparable de la chair et du sang de la nouvelle couche dirigeante nationale, qui ne s'identifie aucunement avec le prolétariat. La bureaucratie étatique fait déduire sa virginité du caractère ouvrier de l'Etat : comment la bureaucratie d'un état ouvrier peut-elle dégénérer ! L'Etat et la bureaucratie sont pris ainsi non comme des processus historiques, mais comme des catégories éternelles : comment la